JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le bon Gille

Ils étaient trois frères jumeaux,
En vérité trois frères,
Mais pour les biens et pour les maux
Avaient des goûts contraires.
Pierre aimait la lutte et le bruit ;
François passait souvent la nuit
Le nez dans un vieux livre ;
Et le bon Gille était de ceux
Qui vivent doux et paresseux
Sans même se voir vivre.

Quand tous les trois eurent vingt ans,
Leur père prit trois sommes
Et leur dit : « Mes fils, il est temps
« De devenir des hommes.
« Dépensez-moi ces trois magots.
« Ainsi que vous ils sont égaux,
« J'en ai fait le partage.
« Dépensez-les à votre gré !
« Et selon, je déciderai
« A qui mon héritage.

« L'héritage est à celui-là
« Qui pendant une année
« Aura fait le plus beau gala
« De la somme donnée,
« En aura, pour le même prix,
« Le plus goûté, le mieux appris
« De l'existence humaine.
« Allez, chacun avec sa part !
« Qu'un bon vent vous guide au départ !
« Qu'un bon vent vous ramène ! »

Et les trois jumeaux sont partis
Par la campagne verte,
Tous trois contents et bien lotis,
Tous à la découverte.
D'abord ils ont fait le chemin
Se tenant tous trois par la main,
Chantant landerirette
Et lon lan laire et laire ô gai ;
Mais bientôt François fatigué
Soupira : « Je m'arrête. »

Chanter à pied, quel jeu pour Sa
Très haute intelligence !
Donc vers la ville il s'empressa
Prendre la diligence.
« Là-bas je me ferai, dit-il,
« L'esprit de plus en plus subtil,
« Et dans un an, j'espère,
« Je n'aurai, farci de savoir,
« Qu'à tout répéter pour avoir
« L'héritage du père. »

Et cependant sur le chemin
Vont toujours Pierre et Gille
Toujours se tenant par la main,
Cœur joyeux, pied agile.
Tout à coup vient au grand trotton,
Sonnant dans sa trompe tonton,
Taine, tonton, tontaine,
Un cavalier, sabre au côté,
Et sur la croupe une beauté
Fait rise au capitaine.

« Holà ! dit-elle, compagnons,
« Voulez-vous qu'on vous cogne ?
« Chapeau bas ! Ou gare les gnons !
« Mon mâle a de la pogne. »
Mais, à ces mots pleins de mépris,
Pierre, grinçant des dents, a pris
Le cheval par la rêne,
Et d'un fort poing bien assené
Sur la route a désarçonné
Le soudard et sa reine.

Le cavalier en resta mort
Et la gouge tremblante.
Mais soudain Pierre sans remord
Lui dit : « Belle insolente,
« Tu me plais, n'aie aucun émoi
« Et remonte en croupe avec moi
« Je suis aussi bon mâle. »
Et sonnant tontaine, tonton,
Il vous l'emporte au grand trotton,
Laissant Gille tout pâle.

Le bon Gille sur le chemin
Reste alors solitaire,
Prend le cadavre par la main
Et doucement l'enterre ;
Puis il s'éloigne à travers champ
Et va vers le soleil couchant
Jusqu'au bord d'une grève,
Où, devant la mer et les cieux
Il s'abîme, silencieux,
Dans l'infini du rêve.

Un an plus tard les trois enfants
Revenaient chez leur père,
Pierre et François tout triomphants
Et Gille moins prospère,
Les deux premiers avec leur part
Plus grosse encore qu'au départ,
L'un vaillant capitaine,
L'autre savant au nom connu,
Et Gille le cul presque nu
En haillons de futaine.

Pierre s'expliqua le premier,
Car il était superbe
Et tel que son rouge cimier
Il portait haut le verbe.
« Vieux, dit-il, moi seul sûrement
« Je suis digne du testament
« Que tu promis naguère.
« Moi seul je suis homme, en effet.
« Depuis un an ce que j'ai fait,
« C'est l'amour et la guerre.

« Cœur mis à mal, fort éventré,
« Pour moi, c'est tout de même.
« Partout en vainqueur suis entré,
« Et quand j'y suis, on m'aime.
« J'ai dépensé tous tes écus,
« Mais me suis fait par les vaincus
« Regarnir l'escarcelle.
« Devant mon désir excité,
« Il n'est bourse, fille ou cité
« Qui soit longtemps pucelle.

« J’ai vu des pays merveilleux
« Et les ai mis en cendre.
« On m’a dit qu’entre mes aïeux
« Je comptais Alexandre.
« Ai-je fait assez beau gala ?
« Quant à ma sagesse, entends-la :
« L’important, c’est de vivre,
« Et pour vivre le mieux, le plus,
« Sans vœux fous, sans mots superflus,
« Il s’agit d’agir, ivre. »

A son tour s’expliqua François,
Lequel d’un ton plus calme
Dit : « S’il agit, moi, je conçois.
« A moi revient la palme.
« Que signifie un univers
« Où l’on marche à tort à travers ?
« Foin de l’orgie immonde !
« Le seul homme, le vraiment grand,
C’est celui dont l’esprit comprend
« La formule du monde.

« La force dont Pierre a l’emploi,
« Il devra s’y soumettre.
« Si j’en ai découvert la loi,
« Moi seul j’en suis le maître.
« Du souci d’être un animal
« Et d’agir bien ou d’agir mal,
« Savoir, tu me délivres.
« Et voilà pourquoi je conclus
« Que vivre le mieux et le plus
« C’est vivre par les livres. »

Le père ici l'interrogeant
Dit à François : « Grand homme,
« Pourquoi gardas-tu ton argent,
« Enflant même la somme ?
— C'est que, fit l'autre, étant malin,
« Je sais fort bien qu'un gousset plein
« Sert à pas mal de choses ;
« Et je m'épargne le danger
« De chercher sans boire et manger
« Les effets et les causes. »

Pendant les si, mais, car, pourquoi,
De François et de Pierre,
Le bon Gille était resté coi,
Assis sur une pierre.
Il marmonnait un vague chant,
Et son regard vers le couchant
Se perdait dans l'espace,
Humant, immobile et muet,
Le ciel dont le décor muait
A la brise qui passe.

« Et toi Gille, tu ne dis rien ? »
Fit le père au pauvre être.
« Dans le néant aérien
« Que vois-tu donc paraître ?
« Est-ce ton magot dispersé,
« Que tu perdis, panier percé,
« Si j'en juge à ta mine ?
« Ta culotte montre ta peau
« Et par ses trous flotte un drapeau
« De honte et de famine.

— Hélas ! mon père, grand pardon ! »
Répond le triste sire.
« L'argent dont vous m'aviez fait don
« A fondu comme cire.
« Tandis qu'au ciel je contemplais
« Ces jardins, ces tours, ces palais
« Où je voulais me rendre,
« Les gueux passant sur le chemin
« M'ont pris mon argent dans la main
« Et je les laissais prendre.

« Car là-haut sont les vrais trésors,
« Là-haut, dans les féeries.
« Voyez ces argents et ces ors !
« Voyez ces pierreries !
« Argents célestes, ors divins !
« Pierres coulant comme des vins !
« Mines toujours fécondes !
« Diamants, rubis et saphirs !
« Tous les Pérous, tous les Ophirs
« Et toutes les Golcondes !

« Ayant tout cela, fallait-il
« Convoiter davantage ?
« Que le vaillant et le subtil
« Aient donc votre héritage !
« Ou mieux encor, si vous m'en croyez,
« Père, à vous-même l'octroyez,
« Car il vous ferait faute. »
Et Gille, embrassant de plein cœur
Le vieux, le sage et le vainqueur,
S'en retourne à la côte.

Les trois autres, le jugeant fou,
L'ont laissé mettre en route
Sans lui jeter un pauvre sou
Pour casser une croûte.
Mais, le cul nu, le ventre creux,
Plus qu'eux le bon Gille est heureux ;
Car, même s'il en crève,
Il a trouvé le vrai moyen
De vivre plus, de vivre bien,
Puisqu'il vit dans un rêve.